



Lorsqu'il arriva à la ferme. — Page 319, col. 3.

de mon âme, d'être la cause du malheur de ma vie.

— Quelle révélation ! si je l'avais su ! soupira la veuve.

— Eh bien, ma mère, prononcez vous-même, dit le jeune homme, puis-je accepter la main de Constance ?

— Non, non, il ne faut plus penser à ce mariage... Mais comment, comment ferons-nous connaître ce refus au notaire ?

— Que grand-père aille le trouver, interrompit Françoise. Un pareil message est certainement difficile et désagréable ; mais que pouvons-nous y faire ? La nécessité l'exige.

— Grand-père ne voudra pas se charger de ce message, et il ne convient pas qu'il s'en charge, répondit la veuve en réfléchissant profondément : il s'agit ici de secrets qui doivent rester cachés. Une mère seule peut traiter ces sortes d'affaires avec la prudence voulue.

Adolphe lui sauta au cou et répondit :

— Merci, merci, ma mère ! soyez bénie pour tant d'amour !

— Et maintenant, mes enfants, suivez-moi, dit la vieille femme d'un ton calme. Grand-père est en haut. Laissez-moi le soin, Adolphe, de lui faire comprendre que votre mariage avec Constance serait un malheur pour nous tous.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria Françoise en battant des mains avec joie. Cette bonne Adeline, si elle pouvait savoir ce qui se passe ici !

Et tous ensemble quittèrent le cabinet pour aller trouver le vieillard, qui attendait avec impatience le consentement d'Adolphe.

Dans une chambre dont les rideaux étaient baissés pour tempérer l'éclat de la température, M. Heuvels était étendu sur un lit. Ses yeux étaient fermés, et il paraissait dormir ; mais, de temps en temps, un mouvement convulsif trahissait les souffrances physiques auxquelles

il était en proie et les peines morales contre lesquelles il luttait vainement.

Adeline, la tête penchée sur sa poitrine, était assise près du lit de son père ; elle paraissait avoir pleuré beaucoup et longtemps ; car sa douleur ne s'exprimait plus que par des soupirs sourds et des sanglots étouffés.

Au pied du lit, près d'une table chargée de fioles, de linge et de tisane rafraîchissante, était assise Barbe, la servante. Elle regardait triste la figure pâle de son maître et retenait son souffle, de peur de troubler le repos qu'il paraissait goûter.

Les craintes de M. Heuvels pour sa santé menacée s'étaient réalisées.

Peu de jours après celui où il avait appris l'amour de sa fille pour Adolphe, on était venu appeler M. Heuvels, très-tard dans la soirée, pour aller à la ferme de la Croix. Le domestique, qu'on lui avait dépêché, lui apprit que la maladie avait empiré subitement, et que l'on craignait de voir arriver sa dernière heure. Il ajoutait que ses maîtres avaient jugé convenable de faire venir deux médecins, et qu'il avait l'ordre de ramener avec lui M. Valkiers.

M. Heuvels ayant à sa disposition une voiture et deux bons chevaux, il n'était pas nécessaire qu'il se dépêchât pour arriver à la ferme avant Adolphe, qui devait aller à pied. Mais une pensée étrange s'était enracinée dans l'esprit du vieux docteur : il s'était persuadé qu'Adolphe n'avait sur lui d'autre avantage que sa jeunesse, et que, par conséquent, ce qu'il avait de mieux à faire pour combattre son concurrent, c'était de montrer qu'il ne lui cédait ni en force ni en activité.

M. Heuvels fit atteler en toute hâte son meilleur cheval, se plaça derrière le cocher dans la voiture déconvertie, et donna l'ordre du départ. Le vent soufflait du nord-est, il faisait un temps froid et humide ; mais le docteur s'enveloppa dans un épais manteau pour se protéger contre la fraîcheur de l'air.

A une assez grande distance de la ferme de la Croix, les chemins étaient impraticables pour

les voitures, surtout la nuit. Le vieux docteur se vit donc obligé de faire près d'une demi-lieue dans la boue et dans l'eau par une obscurité profonde.

Lorsqu'il arriva à la ferme, il trouva, comme il l'avait prévu, que le fermier, qui était atteint d'une affection des hypocondres ou de la rate, s'était imaginé qu'il était en état de mort, quoiqu'il n'y eût en réalité rien de changé dans son état. Pour calmer les nerfs agités du malade, il lui tira quelques onces de sang ; puis il quitta la ferme après avoir attendu quelques moments, et courut en toute hâte par le chemin boueux vers sa voiture, qui l'attendait à une demi-lieue de là.

Il n'avait plus aucune raison pour se fatiguer ainsi outre mesure, puisque sa visite était faite. Et cependant il marchait à pas pressés et pataugeait tout haletant dans la boue du chemin, sans prendre nul souci de la sueur qui coulait de son front à grosses gouttes.

Il désirait croiser son jeune concurrent bien loin de la ferme, pour lui faire comprendre combien il pouvait avoir d'avance sur lui, à l'occasion, et afin de l'humilier par le sentiment de son insuffisance. C'était certainement une basse vengeance ; mais, depuis que M. Heuvels avait reçu la confiance de sa fille, sa haine contre Adolphe s'était changée en une passion malsaine, et il eût fait avec joie à Valkiers tout le mal possible, comme s'il eût été en état de légitime défense contre le plus perfide ennemi.

Ce fut avec un sentiment de joie triomphante qu'il rejoignit sa voiture.

Il n'avait pas rencontré Adolphe ; celui-ci devait donc être encore loin en arrière.

Le docteur monta dans sa voiture et dit au domestique de faire aller le cheval aussi vite que le permettaient l'obscurité et le mauvais état des chemins.

Pendant qu'il regardait sur la bruyère pour tâcher de découvrir Adolphe, il ne remarqua point que le vent jouait sous les plis de son manteau entr'ouvert, et qu'insensiblement il se laissait